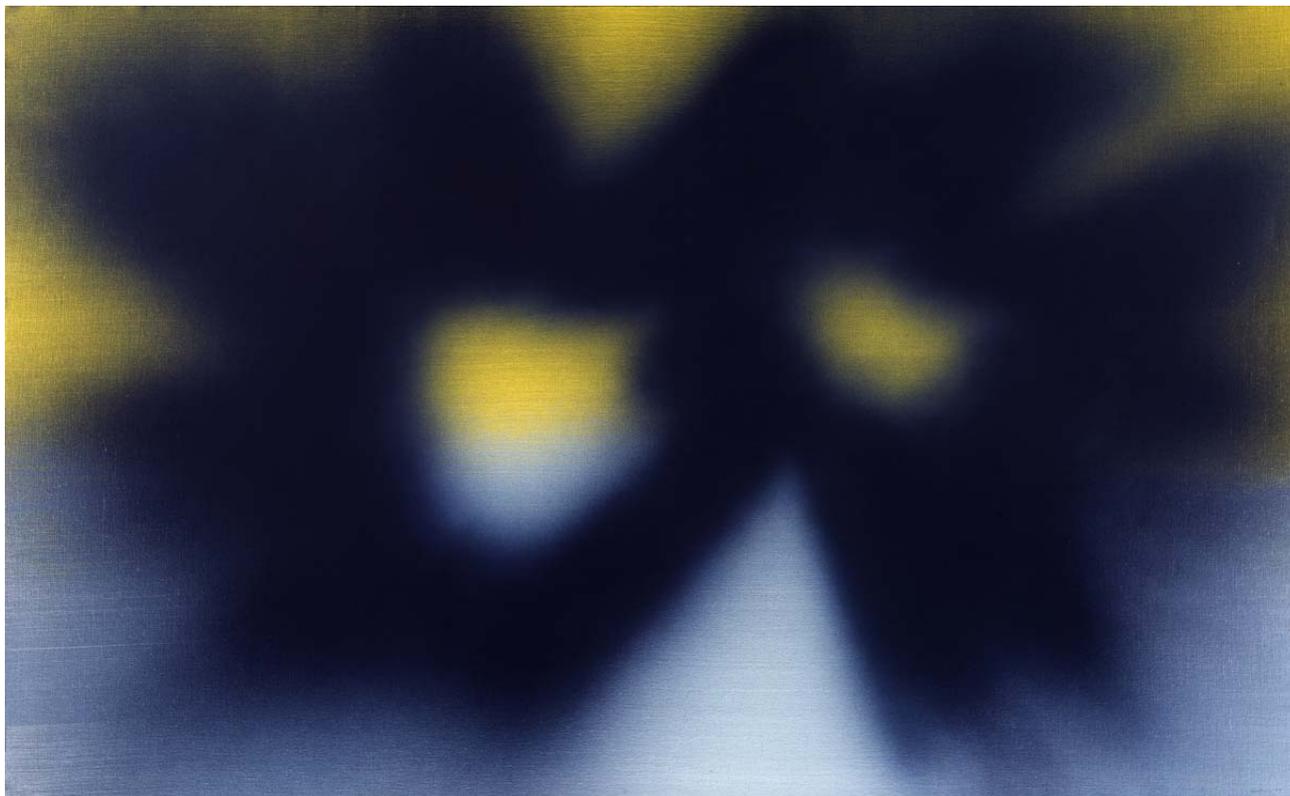


métaphysique à la sulfateuse

corinne rondeau



Hans Hartung, T1966-E25, 1966. Peinture vinylique sur toile, 154 x 250 cm. Collection et Courtesy Fondation Hartung Bergman, Antibes

Fonds rayonnants et vaporeux. Propulser la peinture dans un état d'urgence, l'urgence de vivre sans savoir où s'arrêtera le temps, le temps de peindre, le temps de vivre. Compter les jours, les minutes : combien de tableaux par jour ? Combien de minutes dans une heure ? Combien de jours dans une vie ?

Projeter un flux d'une couleur plus sombre – noire de préférence – sur le fond, dernière couleur pour relever le fond comme un point d'achèvement, comme un geste d'adieu, toujours repoussé, qui n'a jamais été que la force de l'existence, gestes sans calcul et incalculables, comme un point qui vient après une ligne, la dernière phrase. Le dernier geste comme celui qui revient toujours pour faire le premier fond. Celui qu'on attend de voir surgir de la nuit. Soleil noir.

En regardant les tableaux de la fin de la vie du peintre Hartung, un sentiment d'extrême apesanteur, d'allégresse. Lui qui ne peignait que la nuit quand la lumière avait fini de donner du relief aux objets, quand la nuit, elle-même avançant dans l'obscurité, pouvait commencer à suspendre le temps. Ce temps qui est compté jour après jour, minutes après minutes et qu'il faut devancer en le fai-

sant disparaître dans la nuit, pour que la peinture continue d'être un mouvement de vie. S'abstraire du jour comme les romantiques ne voyaient que la lumière intérieure, paysage d'une nuit inespérée où les phénomènes sont inattendus. Le lyrisme et l'abstraction auxquels on rattache l'œuvre d'Hans Hartung ne font que qualifier un moment historique. Car pour un peintre, pour qui Rembrandt et Goya, sans doute pour leur goût de la lumière et de l'ombre, comptaient autant que Corinth, sans doute pour son extrême liberté à mélanger les tons jusqu'à la boue, pour un tel peintre rien ne compte que l'équilibre du geste. Équilibriste en fauteuil roulant.

Les fonds comme des agrandissements d'une tache viennent à se rapprocher de l'œil. Tache absolue et douce où l'on pourrait découvrir quelque chose, découvrir le médium lui-même : le tableau est toujours un fond de peinture. On considère toujours l'œuvre de Hartung depuis son graphisme, ces signes qui viennent s'inscrire. Mais ne peut-on remonter le temps pour y voir déjà que l'inscription n'était pas là pour se poser sur un simple support ? Le signe

des débuts, fait d'une répétition de gestes où le contrôle cherche à se perdre, n'était-il pas une manière de faire exister ce fond rayonnant et vaporeux de la fin ? Le faire exister en le cherchant dans le geste qui, une fois apparu, fait disparaître le signe tout en gardant ce qui avait fait apparaître le fond : le geste.

Exulter comme lorsqu'on atteint la phrase avec son point final, là où vient la perception d'une page. Magie temporelle du geste qui délivre la peinture des signes pour un fond de peinture : fond d'existence. Et ces fonds ne cessent de grandir dans des formats plus grands, d'emporter le regard dans sa propre allégresse, sans plus de signes pour donner une composition à penser, une architecture dans laquelle circuler devient le jeu sérieux des figures. Peinture atmosphérique où le geste a été libéré, enfin.

Fonds animés d'un dernier jet à la sulfateuse qui ne ressemble plus à rien mais qui sont, entre projections et coulures, le temps de l'impact *et* le temps de ce qui dure. Quand le temps du geste est fini, dure la peinture. Elle dure par delà le mécanisme de pulvérisation car en elle est contenue la force du souffle. Des tableaux qui sont pleinement des respirations. Moments où la ligne et la couleur sont réunies, hors de toute composition pour être toute entière passée dans le fond tachique, et où la rencontre de la dernière projection avec le fond apporte sa livre de chair. Dédire l'existence d'un phénomène : Je peins donc j'existe !

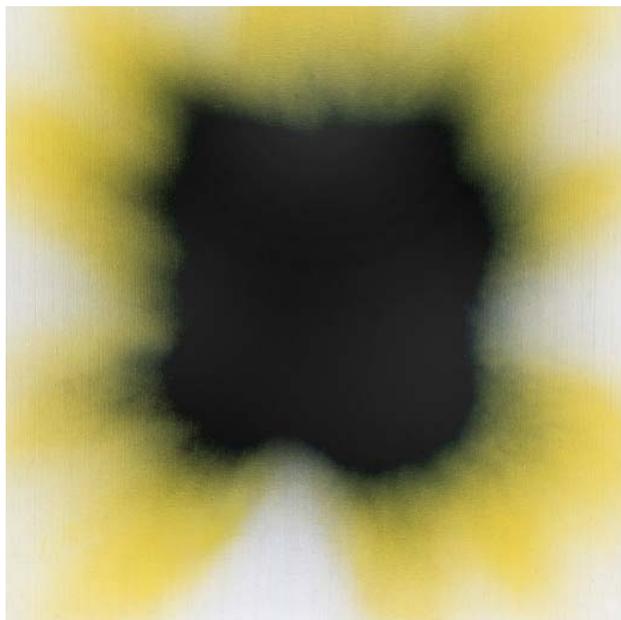
Contradiction sublime de la peinture d'Hartung : voir la vie là où elle ne ressemble à aucune, ni objective ni naturelle. Et c'est en remontant le temps de l'œuvre que l'on voit dans la force et l'énergie des gestes, en posant ces traits et ces lignes, que le fond est en attente. Depuis toujours il a attendu d'être délivré. Coups de pinces, couteaux et autres instruments qui maltraitent ou caressent le support comme on tape sur un mur pour faire entendre le son des mots qu'on ne peut prononcer, ou l'oreille qui se pose à sa surface pour les entendre étouffés au-delà de l'espace où l'on se tient. Mais un peintre a un œil. Ici, il est solaire et doit son existence à la lumière du tableau. Œil qui devient semblable à la vie. Et cette sulfateuse qui projette la peinture alors même que le geste est devenu impossible – jours, minutes, secondes – rend compte d'un souffle où la lumière irisante des fonds renvoie à l'œil du peintre toute la vie qui se loge en lui. Le peintre, par l'œil de l'art, vient à voir que la vie se tient toute entière dans la peinture, libérant le corps du soleil noir et du fauteuil roulant.

Corinne Rondeau est Maître de conférences Esthétique et Sciences de l'art à l'Université de Nîmes, critique d'art, collaboratrice à *La Grande Table* sur France Culture.

Hans Hartung
SPRAY

Exposition du 7 novembre au 6 mars 2011.

Musée Régional d'Art Contemporain Languedoc-Roussillon, Sérignan.



Hans Hartung, T1973-R34, 1973
Peinture acrylique sur toile, 180 x 180 cm.
Coll. et Courtesy Fondation Hartung Bergman, Antibes